Roberto Miguelez

sociologue, département de sociologie, Université d'Ottawa

(1970)

“La rupture en sociologie”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Roberto MIGUELEZ
sociologue, Université d'Ottawa

“La rupture en sociologie”

Un article publié dans la revue **L’HOMME**, vol. 10, no 4, 1970, pp. 111-123.

Autorisation accordée par le professeur Miguelez, le 3 septembre 2003, de diffuser toutes ses œuvres.

Courriel : rmiguel@uottawa.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition complétée le 30 avril 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec.

Table des matières

[Introduction](#)

[I](#)

[II](#)

[III](#)

[IV](#)

[Bibliographie](#)

Roberto MIGUELEZ
sociologue, Université d'Ottawa

"La rupture en sociologie" *

Un article publié dans la revue L'HOMME, vol. 10, no 4, 1970,
pp. 111-123.

http://www.persee.fr/showPage.do?urn=hom_0439-4216_1970_num_10_4_367149

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Rien de plus rassurant pour la sociologie, et aujourd'hui, que d'écrire « le métier de sociologue » comme on pourrait écrire « le métier de physicien » ou « de chimiste », c'est-à-dire comme si l'existence d'une science sociologique était acquise au même titre, et garantie dans les mêmes termes, que la science de la physique ou celle de la chimie. Ce qui singularise le 1er volume du *Métier de sociologue* consacré aux « préalables épistémologiques » de la sociologie, c'est, précisément, l'absence d'une réflexion antérieure à tous les préalables, à savoir une réflexion sur l'existence même de la sociologie — nous voulons dire par là une réflexion sur la présence d'une science dans le travail des sociologues. Il se pourrait bien, en effet, que nous y trouvions plusieurs « sciences » ou même — pourquoi pas ? — aucune science.

Ne nous engageons pas cependant dans une discussion qui irait bien au-delà de nos propos actuels et posons seulement la question suivante : peut-on organiser en un, et seulement un, système cohé-

* À propos du livre *Le Métier de sociologue* (cité infra : MS) de MM. Bourdieu, Chamboredon et Passeron.

rent l'ensemble d'habitudes intellectuelles propres aux sociologues ? Car c'est la question que MM. Bourdieu, Chamboredon et Passeron ne se sont pas posée ou, plutôt, donnent pour résolue et qui pourtant commande toute réflexion sur les préalables épistémologiques de la sociologie, y compris celle qui aboutit à cette justification rassurante du métier « de » sociologue.

I

[Retour à la table des matières](#)

C'est, en effet, « au nom d'une conception de la théorie de la connaissance sociologique qui fait de cette théorie le système des principes définissant les conditions de possibilité de tous les actes et de tous les discours proprement sociologiques et de ceux-là seulement, quelles que soient les théories du système social propres à ceux qui produisent ou ont produit des œuvres sociologiques au nom de ces principes » (MS : II), que les auteurs peuvent voir un seul et même ensemble de discours dans le corpus sociologique et valider, par là même, le contenu comme l'organisation de leur ouvrage. Cette théorie se résume en une seule phrase : le fait est conquis (contre l'illusion du savoir immédiat), construit (par la raison), constaté (dans l'expérience). La notion clé de cette théorie : la notion de « rupture ».

Validation de l'organisation de l'ouvrage : il est dès lors permis d'emprunter l'illustration des principes de la science sociologique à des auteurs « que tout sépare sous d'autres rapports ». Aron et Mauss, Lipset et Lévi-Strauss, Marx et Lazarsfeld ont ceci en commun, qu'ils « rompent » avec le « sens commun », créent leur propre objet, vérifient dans l'expérience la valeur des constructions.

Validation du contenu : il faut en conclure que l'ennemi fondamental, c'est la « sociologie spontanée », c'est l'empirisme.

Rien à objecter, à première vue, à ce projet qui cherche à liquider l'illusion de la transparence, à établir à sa place le rôle de la conscience critique et de la raison créatrice, à démasquer le prétendu neutralisme des techniques, et même à assigner à la sociologie de la connaissance sociologique le rôle qu'elle mérite comme instrument de vigilance épistémologique. Un malaise subsiste pourtant à voir ensemble — et assemblés — des auteurs que tout sépare et, d'abord, la façon dont ils conçoivent le donné, l'objet de science et les rapports qu'ils entre-tiennent dans une logique de la science. Or, c'est là que se place le problème d'une conception de la théorie de la connaissance sociologique comprise comme système des principes définissant les conditions de possibilité de tous les actes et de tous les discours *proprement* sociologiques.

Pour être fécond, un système de concepts doit permettre de déceler des ressemblances et des différences théoriquement significatives. Si le système cache plutôt qu'il découvre, ou s'il se borne à organiser des truismes, il devient un obstacle pour l'intelligibilité des choses, voire un instrument à usage idéologique. La rupture que doit accomplir la conscience critique avec les configurations que propose le réel — ou, plutôt, son expérience — à la perception humaine appartient à une attitude scientifique. Mais il s'agit là d'un aspect commun à toutes les sciences qui n'est nullement et nulle part mis en doute. C'est un véritable truisme, sinon une tautologie, d'affirmer que la connaissance scientifique se pose, face à la perception, comme raison critique. Ce dont il est réellement question est, tout d'abord, *la nature* de cette rupture dans les sciences humaines et sociales et, par la suite et en conséquence, *la place* de cette rupture dans la logique de ces sciences. Tant qu'on reste au niveau d'une discussion générale sur la rupture, qu'on ne s'engage pas dans le difficile travail d'élucider le concept de la rupture dans l'œuvre des sociologues et chez les sociologues à l'œuvre, et qu'on prend les opinions des sociologues hors de leur contexte théorique et pratique, cette question ne se pose pas — ne peut pas se poser. Lorsque nos auteurs affirment qu'« il est possible de définir les principes de la connaissance du social indépendamment des théories du social qui séparent les écoles et les traditions théoriques » (MS : 116) et que c'est au nom de cette conviction qu'on se permet d'arracher les textes illustratifs à leur contexte, on substitue le ré-

sultat à la démonstration. Dès lors, toutes les opinions sur la rupture en général se valent, et c'est normal : puisque trop générales, ces opinions sont vides — ou, plus exactement, elles ont été vidées de leur signification. Le postulat durkheimien selon lequel les faits sociaux « ont une manière d'être constante, une nature qui ne dépend pas de l'arbitraire individuel et d'où dérivent des rapports nécessaires » devient ainsi chez Marx (« Marx ne disait pas autre chose lorsqu'il posait que » :) « dans la production sociale de leur existence, les hommes nouent des rapports déterminés, nécessaires, indépendants de leur volonté », ou encore chez Weber l'interdiction de réduire le sens culturel des actions aux intentions subjectives des acteurs. L'impression de « syncrétisme » que suscitent pareils rapprochements ne vient donc pas d'une confusion entre théorie de la connaissance du social et théorie du système social (MS : 37-38). Elle vient du fait que la possibilité de cette théorie de la connaissance du social reste à montrer. Face à l'« éclectisme paisible » de nos auteurs où les différences disparaissent au nom d'une théorie qui ne se fonde que sur cette disparition, il ne serait certainement pas honteux de demeurer attachés à la représentation traditionnelle d'une pluralité de traditions théoriques.

Mais cette façon d'« illustrer les principes de la science sociologique » ne consiste pas toujours dans un emprunt qui laisse indifférent le contexte théorique auquel il appartient. Il arrive, et c'était prévisible, qu'une opinion soit sollicitée non pas simplement en l'arrachant à son contexte mais en faussant celui-ci. Nous nous arrêterons spécialement à la façon dont on s'est servi dans *Le Métier de sociologue* d'une opinion de Von Hayek en dénaturant la pensée de son auteur jusqu'au point de la rendre inintelligible.

Dans le paragraphe « Épistémologie des sciences de l'homme et épistémologie des sciences de la nature » (MS : 26-27), il est dit que « c'est une constante de l'histoire des idées que la critique du positivisme machinal serve à affirmer le caractère subjectif des faits sociaux et leur irréductibilité aux méthodes rigoureuses de la science ». L'exemple d'une critique du positivisme machinal aboutissant à une telle affirmation nous serait fourni par Von Hayek à qui MM. Bourdieu, Chamboredon et Passeron prêtent, en arrachant de leur contexte non pas ici des textes — ou des morceaux de tex-

tes — mais des lambeaux de phrases, l'absur-dité suivante : « Apercevant que "les méthodes que les savants ou les chercheurs fascinés par les sciences de la nature ont si souvent essayé d'appliquer de force aux sciences de l'homme n'ont pas toujours été nécessairement celles que les savants suivaient en fait dans leur propre domaine, mais bien plutôt celles qu'ils croyaient utiliser", Von Hayek conclut immédiatement [sic] que les faits sociaux diffèrent "des faits des sciences physiques parce qu'ils sont des croyances ou des opinions individuelles". »

Si nous nous rapportons au texte de Von Hayek (1953), nous constatons que cet « argument » a été élaboré de toutes pièces à partir de deux phrases, la pre-mière en page 3 (ch. I) et la deuxième en pages 21-22 (ch. III), qui se placent à deux moments différents de l'analyse : dans un premier moment il s'agit d'une critique de ce scientisme qui recueille les opinions qu'ont les savants de leur propre travail, lesquelles ne rendent pas nécessairement compte de ce que, en fait, est ce travail. Dans un deuxième moment, il s'agit de la proposition majeure de Von Hayek, à savoir que, tandis que pour les sciences physiques ce que les hommes savent ou pensent du monde ou d'eux-mêmes n'est jamais un donné qu'il faut accepter tel quel, pour les sciences sociales, au contraire, cette image du monde constitue un donné essentiel car, indépendamment de sa vérité ou de sa fausseté, elle est motivante ou constitutive du comportement à proprement parler social.

Mais, et c'est le second point que nous constatons en nous rapportant au texte de Von Hayek, il ne s'ensuit d'aucune manière un subjectivisme au sens que l'on semble suggérer dans *Le Métier de sociologue*, car si les faits sociaux sont, pour Von Hayek, des opinions, ce ne sont pas évidemment les opinions de celui qui étudie les phénomènes sociaux. Ainsi cet auteur peut-il affirmer que « les faits sociaux sont aussi peu "subjectifs" que ceux des sciences de la nature, parce qu'ils sont indépendants de l'observateur » (Von Hayek 1953 : 21). C'est pourquoi il est faux d'attribuer à Von Hayek, comme le font MM. Bourdieu, Chamboredon et Passeron, la thèse d'une irréductibilité des faits sociaux aux méthodes rigoureuses de la science. Bien au contraire, la critique à laquelle se livre cet auteur ne viserait qu'un mauvais usage de la science, de

sorte qu'il peut affirmer, à la fin de son ouvrage : « Il n'y a aucun conflit entre nos conclusions et celles de la véritable science » (Von Hayek 1953 : 123). Ce qui, par ailleurs, est approuvé par Popper lui-même qui écrit : « L'unité des méthodes des sciences de la nature et des sciences sociales peut être illustrée et soutenue en analysant deux passages de l'ouvrage de Von Hayek *Scientisme et sciences sociales* » (Popper 1956 : 136).

Il y a plus. Selon *Le Métier de sociologue* l'optique subjectiviste prônée par Von Hayek serait la réaction à un « positivisme machinal ». Or, dans une lecture intégrale de l'ouvrage de Von Hayek nous apprenons que cette optique s'oppose aux conceptions behaviouristes ou physicalistes *aussi bien qu'à la conception marxiste*. Plus exactement, elle s'oppose au marxisme d'une manière particulière dans la mesure où, pour Von Hayek, celui-ci constitue, « plus qu'aucune des autres théories, le véhicule grâce auquel [le] résultat du scientisme acquit une si large influence dans les sciences sociales » (Von Hayek 1953 : 86). (Opinion, bien entendu, partagée par Popper.) Faut-il donc penser que pour MM. Bourdieu, Chamboredon et Passeron, Marx est un « positiviste machinal » ? Tout laisse plutôt penser que nos auteurs ont lu Von Hayek... suivant l'index des matières de l'édition française où nous trouvons les mots « behaviourisme » et « physicalisme » et non pas le mot « marxisme ».

II

[Retour à la table des matières](#)

Si nous nous sommes arrêté à l'analyse de cet exemple concret, ce n'est pas seulement pour illustrer le procédé d'« illustration » — ou de « citations » — employé par les auteurs du *Métier de sociologue*. Bien que sommaire cette analyse nous permet aussi de montrer l'existence d'un problème qui n'est pas celui de la rupture en général mais qui concerne la nature et la place de la rupture en sciences sociales.

Selon Von Hayek (1953 : 33), « la difficulté spéciale des sciences sociales résulte non seulement de ce que nous devons distinguer entre les opinions des personnes qui sont l'objet de notre étude et notre opinion sur elles, mais aussi de ce que les personnes qui sont l'objet de notre étude sont à la fois mues par des idées et se forment également des idées sur les résultats non projetés de leur action ». On pourrait donc distinguer trois niveaux qui se distribuent dans deux domaines différents.

tableau I

TABLEAU I					
D O M A I N E S	gnoséologique (théorie sociale)	Théorie scientifique du phénomène social		3	N I
		Opinion sur le phénomène social		2	V E
I N T E R S	ontologique (fait social)	Chose au sens ordinaire du terme	Opinion sur la chose (cause du phénomène social)	1	A U X

Pour Von Hayek, la rupture se situe, en sciences sociales, précisément entre le niveau 3 et le niveau 2 car le sociologue, dit cet auteur, doit s'abstenir « logiquement de traiter ces pseudo-entités [du niveau 2] comme des "faits" » et partir « systématiquement des concepts qui guident les individus dans leurs actions et non des résultats de leur réflexion théorique sur leurs actions » (Von Hayek 1953 : 34). C'est en quoi consiste justement la nature de cette rupture qui, *seule*, peut permettre de comprendre l'« individualisme » et le « subjectivisme » caractérisant la perspective de Von Hayek.

Nous trouvons-nous engagés dans un débat « académique » que MM. Bourdieu, Chamboredon et Passeron nous invitent à dépasser

— et à dépasser d'une manière « non académique », afin, semble-t-il, qu'aucune trace ne reste du débat ? (MS : 27.) Nous ne le croyons nullement : de cette conception sur la nature et la place de la rupture s'ensuivent un certain nombre de conséquences fondamentales au niveau même de la méthodologie. Nous ne retiendrons parmi celles auxquelles se réfère explicitement Von Hayek que les suivantes : a) l'introduction de la notion de téléologie dans toute analyse sociologique car, du moment qu'un objet social comporte une relation au moins entre trois termes : une personne qui agit ou pense, une chose au sens ordinaire du terme et un effet imaginé ou désiré, toute définition d'un objet social comporte alors une expression du genre « servant à » ou « destiné à » (Von Hayek 1953 : 20 et 127, n. 20) ; b) le rejet de la statistique en sciences sociales théoriques. En effet, puisque cette technique ne s'intéresse qu'à la fréquence avec laquelle des éléments ayant certaines propriétés apparaissent dans le total, et qu'elle suppose que ces propriétés ne sont pas systématiquement liées aux divers modes de relation entre les éléments, les structures qui intéressent les sciences sociales disparaissent, en fait, dans toute étude statistique des phénomènes sociaux (Von Hayek 1953 : 67-70).

Il n'est pas question, bien entendu, de discuter ici les thèses de Von Hayek que, par ailleurs, nous ne partageons pas dans leur intégralité. Il est cependant clair que toute discussion d'une thèse exige une étude de la conception d'ensemble où la thèse s'inscrit et de laquelle elle tire tout son sens. C'est à ce niveau que l'on peut alors dénoncer le subjectivisme, le positivisme ou l'empirisme et, tout d'abord, les définir d'une manière précise.

Mais si dans *Le Métier de sociologue* la notion de rupture est, dans chaque cas, vidée de sa signification précise en isolant les textes ou les opinions de leur contexte, ce n'est pas, on pouvait s'en douter, pour demeurer toujours sur le plan d'une discussion générale. Ces opinions ou ces textes ont été sollicités avec un objectif concret : appuyer une conception particulière sur la nature et la place de la rupture dans les sciences sociales. Or, paradoxalement, MM. Bourdieu, Chamboredon et Passeron semblent partager au moins une chose avec Von Hayek, à savoir que pour eux aussi la

rupture se situe entre le niveau 3 et le niveau 2 — même si les « entités » du niveau 1 sont conçues d'une façon différente.

En effet, « parce qu'elles ont pour fonction de réconcilier à tout prix la cons-cience commune avec elle-même en proposant des explications, même contra-dictoires, d'un même fait, les opinions premières sur les faits sociaux se présentent — selon nos auteurs — comme une collection faussement systématisée de jugements à usage alternatif. Ces prénotions — continuent-ils —, “représentations schématiques et sommaires” qui sont “formées par la pratique et pour elle”, tiennent leur évidence et leur “autorité”, ainsi que l'observe Durkheim, des fonctions sociales qu'elles remplissent » (MS : 35-36).

Il y aurait donc, dans le domaine gnoséologique, d'une part la sociologie « spontanée » de la conscience « commune », constituée par des représentations fausses dont la fausseté vient du fait qu'elles sont formées par la pratique sociale et pour elle ; d'autre part, une sociologie qui, pour se constituer comme représentation vraie, doit se couper de la conscience « commune » et être ainsi formée par et pour une pratique spécifique radicalement opposée à la pratique sociale : « La sociologie ne peut se constituer comme science réellement coupée du sens commun qu'à condition d'opposer aux prétentions systématiques de la sociologie spontanée la résistance organisée d'une théorie de la connaissance du social dont les principes contredisent point par point les présupposés de la philosophie première du social » (MS : 37). Cette pratique ne peut évidemment être autre que la pratique sociologique elle-même.

Nous avons donc, d'une part, une conscience source de l'Erreur et de l'Ignorance, d'autre part une conscience qui devient Vérité dans la mesure où elle s'oppose, combat et vainc la conscience « commune » : c'est celle du sociologue de métier. Et cette opposition renvoie à celle postulée entre les intérêts de la pratique scientifique et les intérêts de la pratique sociale comme à celle existant entre les problèmes sociologiques et les problèmes sociaux.

Il n'est cependant pas suffisant de dire que la rupture se situe, pour nos auteurs, entre le niveau 3 et le niveau 2. La véritable

place de la rupture ne peut-être fixée que par rapport au sens de la « lecture » qu'ils préconisent. Et c'est ici que nous touchons au cœur de la conception qui domine d'un bout à l'autre *Le Métier de sociologue*.

Cette conception est présentée dès la première page du 1er volume sous la forme de revendication d'une logique de la découverte. Elle s'exprime concrète-ment dans le postulat d'une hiérarchie des actes épistémologiques qui fixe, en même temps, la direction de la démarche essentielle de la science. « Le fait est conquis, construit, constaté » signifie, en effet, aussi, *d'abord* que le fait est là — bien que non pas d'une manière « transparente » ; ensuite qu'il faut le « conquérir » — en combat contre sa représentation naïve —, c'est-à-dire le reconstruire ou, plutôt, construire une nouvelle représentation ; pour, enfin, soumettre cette construction à une vérification systématique.

On voit ainsi que la rupture joue un rôle fondamental : en tant que notion elle se trouve à la base de la hiérarchie, en tant qu'acte elle est censée être à l'origine même de la science. Mais on voit aussi que la notion de rupture implique logiquement celle d'une technique ou d'un ensemble de techniques d'objectivation qui ont pour fonction de nous restituer les faits et, par là même, de nous permettre la construction d'une représentation vraie, autrement dit l'invention d'une théorie scientifique. Dès lors on peut comprendre ce qu'est *le métier de sociologue* pour MM. Bourdieu, Chamboredon et Passeron : ce métier consiste dans l'application d'un certain nombre de techniques destinées à découvrir la vérité — cette vérité qui se cache derrière les « inductions spontanées » d'une conscience engagée dans la pratique sociale. Textes à l'appui (y compris de Marx !), c'est cette conception de la sociologie que *Le Métier de sociologue* nous propose dans le 1er volume, en attendant de nous donner dans le 3e volume « les outils » de l'invention sociologique et dans le 2e volume « la problématique » de la science du social.

III

[Retour à la table des matières](#)

Peut-on prendre pour objet le « contexte de la découverte », autrement dit, y a-t-il une « logique de l'invention » dont l'explicitation contribuerait certainement à une « rationalisation de l'apprentissage de l'aptitude à inventer » ? Oui, répondent MM. Bourdieu, Chamboredon et Passeron tout de suite après avoir affirmé... qu'« il est vain d'espérer découvrir une science de la manière de faire la science et d'attendre de la logique autre chose qu'une manière de contrôler la science » (MS : 26). Et rejetant l'affirmation de Popper selon laquelle « il n'existe rien qui ressemble à une méthode logique pour avoir des idées ou à une reconstitution logique de ce processus » (Popper 1959 : 32 ; cité dans MS : 25), nos auteurs nous invitent à pénétrer dans les « arcanes de l'invention » sociologique.

Il est, bien entendu, question tout d'abord de cette rupture que l'on doit accomplir par rapport à ces « notions communes » dont l'emprise est « si forte que toutes les techniques d'objectivation doivent être mises en oeuvre » pour la rendre réellement effective. Comme un avant-goût du 3e volume nos auteurs nous présentent un exemple de ces techniques en l'illustrant d'un texte. Il s'agit de la statistique et du texte n° 6 de Lazarsfeld, « *The American Soldier : an Expository Review* ». Dans ce texte, Lazarsfeld « montre », en effet, comment, grâce à la statistique et contre toute évidence [sic], nous savons que « les Noirs du Sud préfèrent les officiers blancs du Nord à ceux du Sud », et nous apprenons qu'il s'agit là d'une des corrélations — du type le plus simple, il est vrai — constituant les « briques » avec lesquelles se construit la sociologie empirique (MS : 142).

Faut-il penser que cet exemple de « rupture » dont le résultat est une représentation aussi schématique et sommaire que celle « donnée » par la conscience « commune » (« les Noirs du Sud

préfèrent les officiers blancs du Sud à ceux du Nord ») n'est qu'un mauvais exemple destiné, par ailleurs, à illustrer le seul fait que les résultats de la mesure statistique « peuvent au moins avoir la vertu négative de déconcerter les impressions premières » ? (MS : 36). Faut-il croire que nos auteurs ont une conception différente des « briques » avec lesquelles se construit la sociologie empirique, et qu'ils ne partagent point cet empirisme du genre le plus plat que recèle le texte de Lazarsfeld ? Non, car en affirmant que l'analyse statistique, du fait qu'elle met en pièces « les totalités concrètes et patentes » « données à l'intuition », et « déchire le réseau de relations qui se tisse continûment dans l'expérience », « contribue à rendre possible la construction de relations nouvelles, capables, par leur caractère insolite, d'imposer la recherche de relations d'un ordre supérieur qui en rendraient raison », nos auteurs se placent, pour l'essentiel, dans une position empiriste.

Cet empirisme consiste, en effet, dans la croyance que l'observation — bien entendu, « scientifique » — des faits est la seule source de nos généralisations et, par conséquent, que c'est par l'application d'une technique scientifique dans l'observation des faits que nous arrivons à formuler — à inventer — les théories de la science. D'où la considération de quelque chose comme un « contexte de la découverte » qui, dès lors, apparaît étroitement lié à, ou, plus exactement, reposant sur une position essentiellement empiriste ¹. Or, pour éliminer cet empirisme il ne suffit pas de reconnaître, comme le font MM. Bourdieu, Chamboredon et Passeron, que l'application d'une grille et, en général, d'une technique quelconque implique une théorie : tout ce qu'on peut éliminer en prenant conscience des présupposés d'une technique est une forme naïve de l'empirisme. La seule manière d'éliminer toute forme d'empirisme ne peut consister que dans le remplacement du concept de fait par celui de théorie : c'est la théorie et non pas le fait qui est construite et constatée. C'est alors, et seulement alors qu'on pourrait affirmer d'une manière conséquente que « le vecteur épistémologique va du rationnel au réel et non point à l'inverse, de la réalité au général ». Mais ce remplacement n'est possible qu'en

¹ La méthode de la comparaison interculturelle (*cross-cultural studies*) constitue, sans doute, la meilleure illustration de cet empirisme.

postulant un sens inverse de la « lecture » et, par là même, en rejetant purement et simplement le contexte de la découverte au profit du contexte de la preuve.

tableau 2

TABLEAU 2

↑ contexte de la découverte	domaine de la gnoséologie	Hypothèses ou théories sociales	niveau 2	↓ contexte de la preuve
	domaine de l'ontologie	Faits sociaux	niveau 1	

Le remplacement de la notion de fait par la notion de théorie implique une conception de la connaissance qui peut être exprimée dans les deux propositions suivantes :

1. À la base de la connaissance il y a toujours et seulement des hypothèses qu'aucune technique ne permet d'inférer à partir de l'observation des faits mais que seule cette observation est, en dernière instance, susceptible de vérifier.
2. Le moteur de cette connaissance ne doit pas être cherché dans l'observation ou dans l'expérience mais dans un problème posé par la théorie ou par la pratique.

G. Myrdal a exprimé d'une façon claire la position que nous soutenons ici : « La connaissance scientifique ne surgit jamais par

elle-même de la pure recherche empirique, mais seulement comme réponses à des problèmes ; et ces réponses présupposent un système de problèmes logiquement coordonnés. Par conséquent, la théorie doit toujours être *a priori* par rapport à l'observation empirique des faits » (Myrdal 1957 : 164).

D'où un certain nombre de postulats fondamentaux : premièrement, et comme nous l'avons vu, le contexte de la découverte ne constitue pas un objet de la réflexion épistémologique car il n'y a pas de règles — *une logique* — permettant de passer de l'observation empirique à la formulation théorique ; deuxièmement, et par conséquent, il n'y a pas de « techniques de rupture » mais des procédés et des techniques de vérification — visant tant les aspects logiques que les aspects empiriques d'une théorie ; troisièmement, la rupture ne se situe pas dans le processus de la découverte et ne constitue pas une condition nécessaire pour formuler des propositions vraies, mais dans le processus de la preuve et pour constater la vérité des propositions.

Il y a une raison purement logique à la base de cette conception et qui explique pourquoi les théories impliquent toujours un saut imaginatif, irréductible à tout procédé technique, à savoir : une théorie comporte d'une manière essentielle des concepts dont le référentiel n'est pas directement observable. Mais, par ailleurs, seule une telle conception peut permettre de prendre une position cohérente et féconde à l'égard de certains problèmes rencontrés par les sciences sociales et d'esquiver les conséquences fâcheuses, les paradoxes et même les absurdités d'une position empiriste, aussi subtile soit-elle. Ce sera le thème de nos dernières remarques.

Avec le renversement du sens de la « lecture », et par rapport à la conception de MM. Bourdieu, Chamboredon et Passeron ainsi que, par ailleurs, à celle de Von Hayek, la ligne de la rupture avance d'un pas, mais d'un pas décisif car elle s'établit maintenant en deçà des « idées que les gens se forment sur les résultats non projetés de leur action » (pour reprendre les termes de Von Hayek) ou en deçà des « représentations de la conscience commune » (pour reprendre ceux de nos auteurs). Nul besoin donc de poser le principe d'une conscience source de l'Erreur et de l'Ignorance *parce*

que commune, et d'opposer cette conscience à celle scientifique *parce que* conscience du sociologue de métier. Rappelons en ce sens ce que Lévi-Strauss a affirmé à plusieurs reprises : les modèles déjà construits par la culture considérée, c'est-à-dire ses interprétations des faits, doivent être respectés au moins pour deux raisons : « d'abord, ils peuvent être bons » — « et beaucoup de cultures dites primitives ont élaboré des modèles — de leurs règles de mariage, par exemple — meilleurs que ceux des ethnologues professionnels » — ; « ensuite, même si les modèles sont tendancieux ou inexacts, la tendance et le genre d'erreurs qu'ils recèlent font partie intégrante des faits à étudier ; et, peut-être comptent-ils parmi les plus significatifs ». Aussi peut-il en conclure que ces œuvres méritent « autant d'attention que celle que l'ethnologue accorde à des collègues » (Lévi-Strauss : 309).

L'idée, dépourvue de tout fondement, d'une conscience commune de nature essentiellement intuitive procédant par des « inductions spontanées » et incapable de produire autre chose que des « représentations schématiques et sommaires », cette idée que présume nécessairement une « logique » de la découverte disparaît, elle aussi, dans la perspective d'une logique axée sur la preuve ².

Il n'est pas besoin non plus de rejeter *a priori* — parce que la recherche scientifique est censée s'organiser « autour d'objets construits qui n'ont plus rien en commun avec les unités découpées par la perception naïve » (MS : 59) — toute discipline répondant à une « partition réelle du réel ». Ce qui amène, par exemple, à rejeter *a priori* la sociologie rurale, ou la sociologie urbaine ! ³

² Il est intéressant de noter que si certaines hypothèses scientifiques comme, par exemple, la théorie atomique, vont à rencontre de ce que nous suggère la perception « commune », certaines hypothèses « communes » allaient, elles aussi, à rencontre de cette perception qui n'a dû sa revendication qu'à... une hypothèse scientifique. Rappelons, par exemple, les preuves présentées dans les discussions qui ont eu lieu au cours du XVe siècle sur l'hypothèse concernant la forme de la Terre.

³ Les « innombrables monographies de village » apparaissent ainsi comme l'œuvre de « sociologues débutants » qui agissent « comme s'il suffisait de se donner un objet doté de réalité sociale pour détenir du même coup un objet doté de réalité sociologique » (MS : 60, n. 2). Mais nos auteurs

Enfin, la coupure totale entre les intérêts de la pratique sociale et les intérêts de la pratique scientifique qu'accompagné cette dichotomisation généralisée à laquelle se livrent nos auteurs s'efface au profit d'une solution qui répond plus correctement aux enseignements de l'histoire de la science. En effet, si le moteur de la connaissance est toujours constitué par l'existence d'un problème — théo-rique autant que pratique —, s'attaquer aux « grands problèmes » que pose la pratique sociale, ce n'est pas ne pas être scientifique et aucun impératif du travail scientifique ne s'y oppose, bien au contraire (MS : 206). C'est une situation que l'on retrouve dans n'importe quelle science, à commencer par les sciences les plus développées comme la physique, par exemple. Il suffit de rappeler le problème pratique posé, selon Vitruve, par Hiéron de Syracuse à Archimède ou, de nos jours, ceux que posent aux hommes de science les intérêts de la défense militaire.

Ce qui est vrai, c'est qu'à cette demande faite aux sociologues de s'attaquer aux grands problèmes — théoriques et pratiques — s'opposent parfois les exigences des instituts de recherches (MS : 206) non pas au nom de la recherche et des intérêts de celle-ci mais au nom des institutions et des intérêts de ceux-là. Et elles s'opposent parfois à la considération des grands problèmes mais non pas à l'attaque des petits problèmes — théoriques et pratiques — du genre : « Les ruraux, ont-ils, d'ordinaire, meilleur moral que les citadins pendant leur service militaire ? », ou du genre : « les Noirs du Sud préfèrent-ils les officiers blancs du Sud à ceux du Nord ? » (MS, texte n° 6 : 142) que MM. Bourdieu, Chamboredon et Passeron doivent évidemment considérer comme objets d'une sociologie « scientifique », c'est-à-dire, non « humaniste » (MS : 206).

confondent le travail « ethnographique », seul en mesure de nous fournir des données qui seront indispensables dans le processus de vérification d'hypothèses, avec la recherche théorique ou « ethnologie ».

IV

[Retour à la table des matières](#)

Une dernière réflexion (*last but not least*), soulevée par la question du rapport entre les conditions sociales (y compris celles du sociologue) et les théories sociologiques. La dévalorisation systématique, indifférenciée et universelle de la conscience sociale commune dépasse, comme il fallait s'y attendre, une discussion purement méthodologique : puisque cette dévalorisation semble accompagnée de l'assimilation de l'idéologique à l'inconscient (MS : 39 et 74), elle renvoie à une autre assimilation corrélatrice, à savoir celle de la science, c'est-à-dire de la sociologie « de métier », à l'absence de toute idéologie. Or, nous retrouvons ici, posée d'une manière différente ou à un niveau différent, la question sur la nature de la rupture en sciences sociales et, par là même, celle portant sur la possibilité même d'une théorie sociologique.

Si, comme l'affirment nos auteurs, une théorie inconsciente est « presque toujours » une idéologie, faut-il en conclure que la conscience des pré-supposés engagés dans une théorie implique la disparition de toute idéologie et, par là même, la constitution d'une science ? Et, dans ce cas, comment arriver à cette conscience ? Une analyse logique et épistémologique suffit-elle à déceler ces pré-supposés ?

Nos auteurs acceptent au moins une chose, à savoir que « l'erreur étant indissociable des conditions sociales qui la rendent possible et *parfois inévitable*, il faudrait accorder une foi naïve aux vertus de la prédication épistémologique pour omettre de s'interroger sur les conditions sociales qui rendraient possible *ou même inévitable* la rupture avec la sociologie spontanée et l'idéologie et feraient de la vigilance épistémologique une institution de la communauté des sociologues » (MS : 103. Souligné par nous).

Nous voici donc face à une situation très particulière des sciences sociales par rapport aux sciences physiques, car si la constitution de celles-ci n'a exigé aucun changement physique, la constitution de celles-là semble bien exiger un changement *social*. Autrement dit, le rapport que les unes et les autres entretiennent avec leur objet paraît être qualitativement différent. Nous pourrions nous attendre à ce que nos auteurs tirent de leur affirmation toutes ses conséquences logiques et, tout d'abord, celle qui s'impose d'une manière immédiate : puisque l'erreur et la rupture sont, en sociologie, indissociables des conditions sociales, l'engagement du sociologue dans l'action sociale est un impératif fondé aussi sur des raisons épistémologiques.

Or, paradoxalement, c'est cette « philosophie de l'action et du rapport du sujet à son action » que l'on retrouve, selon nos auteurs, inévitablement lorsqu'on omet de soumettre la pratique sociologique aux « principes fondamentaux de la théorie de la connaissance sociologique » (MS : 39). Comment comprendre ce paradoxe ? C'est dans la conception même d'une sociologie de la connaissance sociologique et, par là même, d'une conception de l'action sociale que nous trouvons chez nos auteurs la clé du paradoxe. L'« esquisse d'une sociologie de la tentation positiviste en sociologie » qu'ils nous offrent dans la dernière partie de leur ouvrage, nous donne les éléments de cette conception.

Pour MM. Bourdieu, Chamboredon et Passeron, l'attraction qu'exerce l'empirisme dans la sociologie française d'aujourd'hui peut être expliquée... en termes de conditions de recrutement et de formation des chercheurs. « Comme le montre Peter Berger — affirment-ils —, certains traits de la production sociologique américaine, tels que la prolifération redondante de petites monographies empiriques ou la multiplication des “texts-books” et des ouvrages de vulgarisation, doivent sans doute quelque chose aux caractéristiques de l'organisation américaine où le corps universitaire est divisé en administrateurs et chercheurs spécialisés et où les mécanismes concurrentiels soumettent la carrière académique à la loi du marché » (MS : 105).

Il s'ensuit très clairement que ce que nos auteurs conçoivent comme action sociale du sociologue ne dépasse pas le cadre soit d'une libération des contraintes tenant à l'organisation du métier, soit d'une recherche des « formes de sociabilité spécifiques » de la communauté scientifique (MS : 113), communauté pour laquelle « l'échange généralisé de critiques où, comme dans le système d'échanges matrimoniaux du même nom, A critiquerait B qui critiquerait C, qui critiquerait A [sic] constitue un modèle plus favorable [...] que, par exemple, le club d'admiration mutuelle... » (MS : 112).

Et nous voyons alors que le paradoxe que nous avons cru déceler chez nos auteurs n'est qu'apparent : ce qu'ils rejettent est bien l'idée d'un engagement du sociologue dans l'action sociale mais non pas l'idée d'une action... corporative du sociologue. Nous avons donc affaire dans cet ouvrage non pas au métier de sociologue mais plutôt au métier de certains sociologues, et non pas aux préalables épistémologiques de la sociologie, mais plutôt à ceux d'une certaine idéologie sociologique : l'idéologie du sociologue « de métier ».

Bibliographie

[Retour à la table des matières](#)

Bourdieu, Pierre, Chamboredon, Jean-Claude, Passeron, Jean-Claude, *Le Métier de sociologue*. Paris, EPHE, Mouton/Bordas, 1969. Collection : « Les Textes sociologiques ».

Lévi-Strauss, Claude, *Anthropologie structurale*. Paris, Plon, 1958.

Myrdal, Gunnar, 1957 *Rick Lands and Poor*. New York, Harper & Row.

Popper, Karl R., 1956 *Misère de l'historicisme*. Paris, Pion.

_____, *The Logic of Scientific Discovery*. New York, Harper & Row, 1959.

von Hayek, F. A., *Scientisme et sciences sociales*. Paris, Plon, 1953.